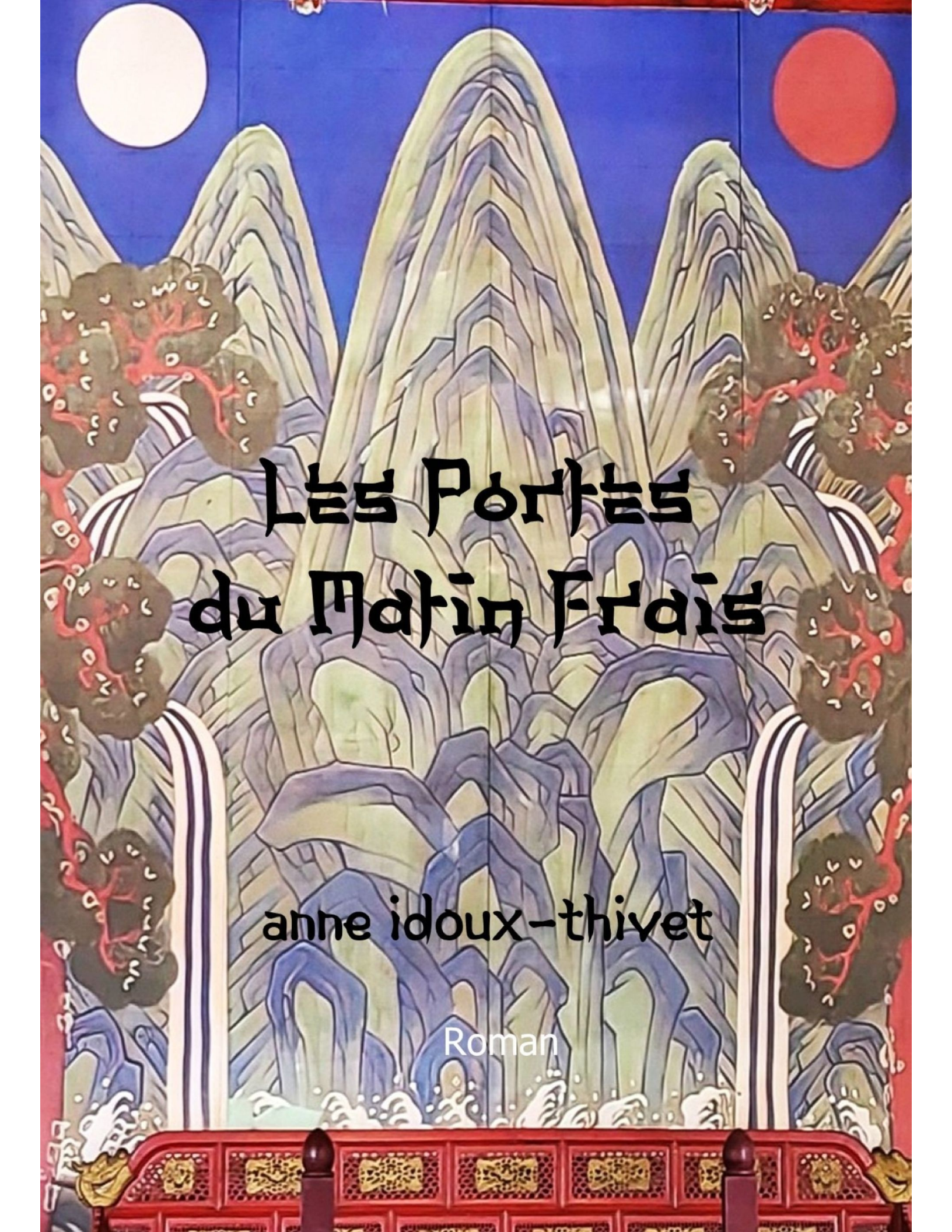




Les Portes du Matin Frais

anne idoux-thivet

Roman

Anne Idoux-Thivet

Les Portes du matin frais

© Anne Idoux-Thivet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9326-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Thierry, mon mari

À Matthieu, Agathe et Violette, mes enfants

Prologue

« Mirabelle ». Jamais je n'avais aussi mal porté le surnom que mes parents m'avaient donné quand j'étais toute petite. Car « Belle à voir », je ne l'étais pas. Il me suffisait de jeter un œil au miroir de ma salle de bain étriquée pour m'en convaincre. Les cheveux gras, le teint pâle, les yeux bouffis soulignés par des cernes brunâtres... Non, je n'avais absolument rien d'admirable.

Mon appartement non plus. D'une propreté douteuse, désordonné, il était à l'image de l'état de négligence dans lequel je m'étais laissée glisser. Pire, il était d'une tristesse à faire peur. Un gigantesque écran d'ordinateur semblait en manger tout l'espace. Pour le reste, rien ou presque : pas de tableaux invitant au frisson de l'évasion ou à la douce nostalgie des souvenirs, pas de bibelots reflétant l'originalité d'une passion ou l'intimité d'une histoire. Pas non plus de livres révélant par petites touches les traits d'une personnalité. La mienne ? Si mon appartement était si dépouillé, c'était que je menais une vie bien morne. Comme si je m'effaçais peu à peu... D'ailleurs, mon reflet n'était-il pas en train de disparaître, là, dans ce miroir que je dévorais des yeux ?

Je me réveillai en sursaut, regardai autour de moi et poussai un soupir de soulagement. Mon chez-moi n'avait rien à voir avec celui de mon cauchemar. Douillet à souhait, il était garni d'objets en tous genres chinés avec amour et de réconfortantes peluches. Ses étagères ployaient sous les livres. Et pourtant... Pourtant, l'écran d'ordinateur que j'avais vu en songe était vraiment là et il me fallait reconnaître que je passais plus de la moitié de mon temps scotchée devant lui quand je ne me jetais pas sur ma tablette ou sur mon smartphone.

Des appartements désincarnés comme celui de mon rêve, il y en avait des millions à travers le monde, peuplés d'individus retranchés comme moi derrière leurs multiples écrans. Avaient-ils conscience du fait que, coupés du monde réel et phagocytés par des algorithmes d'autant plus puissants qu'ils étaient consentis, leurs sens s'éteignaient, leurs idées se ratatinaient, leurs émotions s'émoussaient ? À moi, il restait assez de lucidité pour m'en rendre compte. Mais pour combien de temps ? Mon cauchemar n'était-il pas en passe de devenir

ma réalité ? Lorsque la fantaisie dont témoignaient l'ameublement et la décoration de mon petit nid m'aurait complètement désertée, alors que resterait-il de moi ? J'avais perdu l'entrain et l'énergie qui me caractérisaient. Même quand j'écrivais. C'est dire... Écrire avait toujours été ma passion mais mon statut d'autrice était si précaire que je vivais dans la hantise permanente de ne jamais signer de nouveaux contrats d'édition. L'attente, qui était mon lot quotidien de longs mois durant après l'envoi de chaque manuscrit, me faisait l'effet d'une sangsue qui pompait peu à peu la dynamique de mon existence.

L'attente et l'ennui étaient mes pires ennemis.

Si j'avais fini par me vautrer dans la grisaille d'un quotidien virtuel, j'avais toutefois quelques circonstances atténuantes. En l'espace de deux ans, j'avais perdu ma grand-mère ainsi que mes deux parents. Ils avaient été mes derniers liens solides et véritablement tangibles avec la réalité.

J'avais une théorie. Une théorie bien à moi qu'aucun réseau social ne m'avait dictée. Bizarrement, je n'avais jamais convoqué aucune IA pour savoir si d'autres voyaient l'avenir du monde sous le même angle que moi. Ma théorie – je l'appelais « la théorie de la météorite », je l'avais exposée à ma grand-mère et à mes parents quelques années avant leur mort. Convaincue que le monde tournait de moins en moins rond, je m'étais mis en tête qu'une météorite était la réponse à tout. Une bonne grosse météorite, inévitable, « in-déviable », implacable. L'arme fatale de l'univers pour mettre un terme à la vacuité du monde.

Boum ! D'un seul coup, plus personne.

Boum ! La disparition de l'humanité et c'est la fin de l'injustice, de l'incohérence et des mensonges.

Boum ! Si tout le monde meurt en même temps, la souffrance disparaît. On ne pleure pas ceux qui partent avec nous.

Boum ! Finie la tentation lâche et facile d'épouser sans se poser de questions les idéaux d'une humanité prétendument augmentée.

Annihiler pour ne plus s'aliéner. Un plan parfait à mes yeux. Mais pas à ceux des autres. Mamie avait poussé les hauts cris : c'était du grand n'importe quoi ! Allons, un peu de courage, la vie valait la peine d'être vécue ! Maman avait tenté une rapide incursion sur le terrain glissant de la religion : n'était-ce pas sacrilège

de prier pour la survenue de l'apocalypse ? Dieu était assez grand pour savoir quoi faire ; inutile de lui souffler de telles horreurs. Papa avait été déçu. Sa fille chérie était d'un égoïsme ahurissant. Et les enfants, dans tout ça ? Il était injuste qu'un astre fou leur dénie le droit, la chance, l'espoir de vivre aussi longtemps que leurs aînés. Sa fille dont le sens de la justice était si admirable pouvait-elle sérieusement envisager cela ? Je ne voyais pas où était le problème, mais j'avais affreusement honte d'avoir déçu mon père. Plus encore maintenant qu'il était mort. Pour autant, je n'avais plus l'énergie de faire le moindre effort pour quitter le ronron de ma vie désenchantée. Ma théorie de la météorite me semblait plus sensée que jamais.

Je me décidai à prendre une douche. Débarrassés de ce qui commençait à ressembler à une motte de beurre, mes cheveux retrouvèrent leur légèreté et l'éclat de leur blondeur. Pour le reste, tant pis. Je renonçai à camoufler mes cernes d'insomniaque à coup de fond de teint. De toute manière, je n'étais pas certaine d'en avoir encore. Et puis, pour qui me serais-je mise en frais ?

En soupirant et traînant les pieds, je sortis de chez moi pour descendre ma poubelle dans le bac prévu à cet effet tout au fond de la cour inhospitalière de mon immeuble. Un homme se retourna et me sourit. Il souleva le couvercle de la poubelle qu'il venait de refermer en me faisant galamment signe d'y déposer mon sac rempli de déchets. « Galamment ». Était-ce bien l'adverbe qui convenait ? Oui. Je me pris à rêver que j'évoluais en d'autres temps – pourquoi pas le XIX^{ème} siècle ? – et d'autres lieux – l'Angleterre ferait l'affaire –, dans un monde où les codes sociaux invitaient à la galanterie. Les féministes que je croisais sur les réseaux sociaux auraient sans doute été horrifiées par la tournure surannée que prenaient mes pensées. Mais après tout, pourquoi s'en soucier ? Se frotter perpétuellement aux goûts et opinions brandis par les uns et les autres, c'était épuisant.

J'avais déjà remarqué l'homme à plusieurs reprises. Il vivait au deuxième étage, dans l'appartement qui se trouvait juste en dessous du mien. De type asiatique, il était beau. Comme s'il était sorti d'un de ces *drama* dont je me repaissais soir après soir, histoire de stopper la surchauffe de mon cerveau rempli de météorites et de tromper ma solitude.

J'étais subjuguée par tant de beauté. Ce que je juge « Beau », en effet, je peux passer des heures à le contempler. Mais depuis que je ne sortais quasiment plus de chez moi et que je me résignais peu à peu à mon addiction aux écrans, le

« Beau » m'était devenu étranger. Je réalisai soudain que la beauté des gens et des choses me manquait. Et là, mon sac poubelles à la main, je pensai à Amélie Nothomb dont nombre des protagonistes m'avaient paru sensibles au « Beau ». L'autrice l'était-elle aussi ? Je me convainquis que oui. Dès lors, pourquoi pas moi ? J'étais très loin d'avoir son talent, mais comme elle en débordait, je me sentis légitime à m'abandonner à la contemplation d'un être aussi beau. Tellement beau qu'il semblait irréel.

La réalité ou son absence. On en revient toujours là.

Soudain, je me sentis perdue.

— Bonsoir, dis-je à l'homme. Le monde est moche, vous ne trouvez pas ? Avez-vous déjà pensé qu'une bonne grosse météorite serait la réponse à tous les problèmes de l'humanité ? Comme ça, adieu la douleur, finie la souffrance.

Je portai mes deux mains à ma bouche, consternée par ce qui venait d'en sortir. Je n'avais quand même pas fait ça ? Je n'avais quand même pas débité ma théorie de la météorite à un parfait inconnu ? J'avais beau avoir reconquis un semblant de dignité en consentant à un shampoing, c'était plié : désormais mon voisin ne verrait plus en moi qu'une espèce de philosophe de bas-étage, une illuminée qui ne valait pas mieux que les ordures qu'elle trimballait. Je m'efforçai de chasser ces pensées de mon esprit tourmenté. Une fois que la météorite aurait frappé, rien de tout cela n'aurait plus d'importance.

Mon voisin cligna des yeux mais ne porta aucun jugement et n'émit aucune objection. Il ne rit pas, ne se révolta pas, ne me dévisagea pas comme si j'étais une bête curieuse. Simplement, il rabassa le couvercle du bac en veillant à ne pas le faire claquer. Puis il passa devant moi en inclinant la tête pour me saluer avant de rentrer dans l'immeuble.

À la lumière de la lune, j'aurais juré voir perler une larme au coin de ses yeux.

Le lendemain matin, je trouvai devant ma porte une enveloppe en papier gaufré. À l'intérieur, deux feuillets soigneusement pliés. Sur le premier, je lus ceci :

« Pourriez-vous développer votre théorie de la météorite, je vous prie ? »

Merci.

Votre dévoué serviteur,

Nun »

« *Votre dévoué serviteur* » ?

Un faible sourire se dessina sur mes lèvres desséchées. Qui, de nos jours, utilisait encore cette formule désuète ? En tout cas, elle collait parfaitement avec la rafraîchissante galanterie dont mon voisin avait fait montre la veille au soir. Le deuxième feuillet était vierge, comme pour m'encourager à répondre sans attendre, sans me laisser le temps de peser le pour et le contre. Je m'emparai d'un crayon pour accéder à la requête de mon correspondant et signai « *votre désabusée voisine* » avant d'aller glisser la feuille sous la porte de Nun – puisque tel était son étrange nom. Notre échange allait-il s'arrêter là ? Je me pris à espérer que non. Ce mode de communication convenait à merveille à l'ermite cynique que j'étais devenue à 25 ans à peine. Deux paillasons, deux paliers, une volée de marches d'escalier et du papier à lettres constituaient une barrière presque aussi hermétique qu'un écran. C'était rassurant.

Un nouveau message de Nun ne tarda pas à atterrir sous ma porte :

« *Sujets de poésie, par Sei Shônagon :*

Le poulain. La grêle. Le bambou nain. La violette à feuilles rondes. La sarcelle. Les massettes poussées ça et là en automne. Le visage du matin. »

Je griffonnai en retour :

« *Suis-je supposée écrire un poème ?*

Votre dévouée (et très intriguée) voisine. »

Ce à quoi il répondit :

« Vous pouvez vous contenter de trouver d'autres sujets de poésie. Ouvrez votre cœur. L'usage de l'IA est formellement interdit.

Votre toujours aussi dévoué serviteur,

Nun »

Mince... Là, maintenant, aucune idée ne me venait. Un comble pour une écrivaine ! J'eus honte. Je me sentais tellement vide... Comme si j'étais ravinée de l'intérieur. Où Nun voulait-il en venir ? Était-ce une sorte de jeu ?

Non, je savais au fond de moi que c'était plus important que cela... Sinon pourquoi aurais-je senti des larmes me monter aux yeux ? Je décidai que je lui devais la vérité :

« Rien ne me vient à l'esprit. »

Un autre billet de Nun arriva vingt minutes plus tard.

« Choses ordinaires qui résonnent soudain de manière très spéciale, par Sei Shônagon :

Une voiture tirée par des bœufs le jour de l'an ; le chant du coq ce jour-là ; quelqu'un qui s'éclaircit la gorge à l'aube ; le son de la musique à cette heure-là.

Choses qui font battre le cœur :

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Passer devant un endroit où l'on fait jouer de petits enfants.

Se laver les cheveux, faire sa toilette, et mettre des habits tout embaumés de parfum. Même quand personne ne vous voit, on se sent heureuse, au fond du cœur. »